

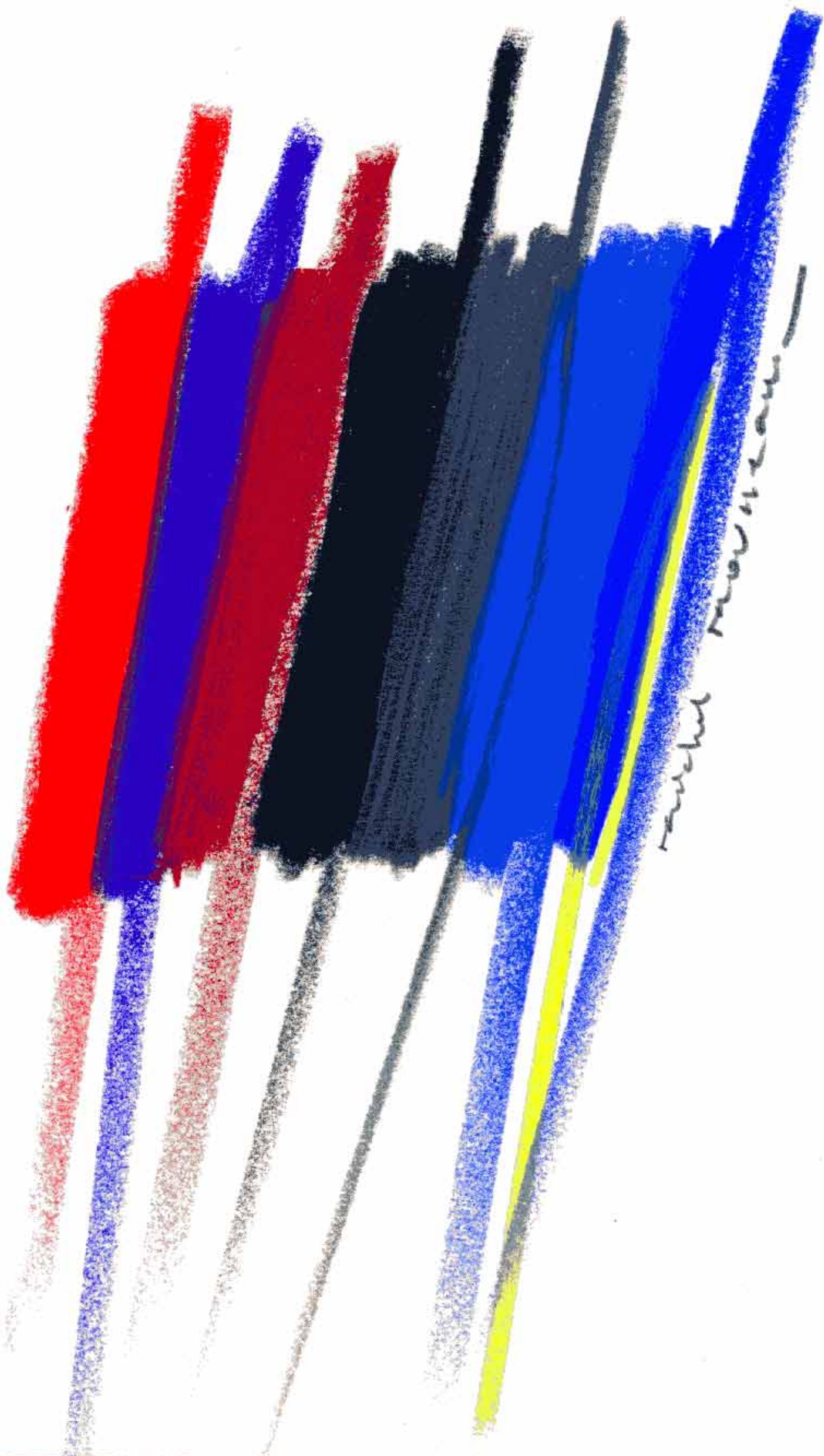
L^A

CHOUETTE



Qui
est
là

?

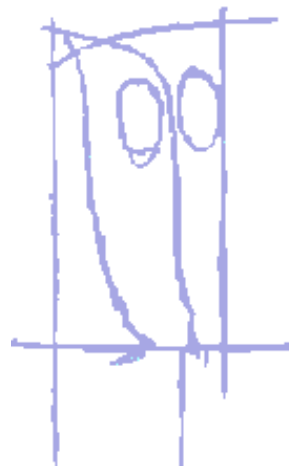


Handwritten text: "Handwritten mountain"

LA CHOUETTE

Qui est là ?

Numéro 33, 2002



In memoriam	i
Introduction	ii
Madeleine Renouard	
Vouvoiement et tutoiement en français natif et non-natif : une approche sociolinguistique et interactionnelle.....	1
Jean-Marc Dewaele	
Qui est là ? Qui était là ? A review of the “Body Worlds” exhibition.....	15
Richard Brueton	
Qui est là ? Derrière le masque de Roland Barthes, quelques simulacres d’Hervé Guibert	21
Frédérique Poinat	
Sacrifice, femme et violence chez Robbe-Grillet : la problématique du sujet	27
Soledad Alvarado-Palacios	
Fiction et mélancolie.....	39
Nathalie Piégay-Gros	
Apparitions revues et corrigées du Nouveau Roman.....	47
Clothilde Roullier	
L’autoportrait en cinéma : « Cette image me représente »	55
Agnès Calatayud	
Les choses et les mots : la sculpture de Louise Bourgeois et de Jenny Holzer.....	61
Madeleine Renouard	
Copyright/Contact.....	67

A la mémoire de

**Catherine Girerd
Jill Forbes
Marie-Louise Lentengre**

Ce numéro 33 de *La Chouette*, le dernier.

Qui est là ?

Madeleine Renouard

En intitulant son grand roman *Quelqu'un*, Robert Pinget a formulé une réponse à la question qui nous occupe ici : qui est là ? Cette réponse – ce quelqu'un – suscite à son tour un questionnement que l'on peut réduire à une autre question : *qui est ce quelqu'un ?* Cette dernière question en entraîne d'autres qui renvoient toujours à ce « raccord qui manque » si fréquent sous la plume de Pinget nous obligeant à revenir à la case départ. *Qui est là ?* Certes, le roman fourmille d'anecdotes souvent anodines tant l'inaction prévaut sur le faire, mais c'est surtout l'instabilité de la relation du langage au réel et à soi qui prime ici. Qu'est-ce qui est nommé, qu'est-ce qui reste insu dans ce huis-clos tragi-comique d'une pension minable ? Les rituels et les compulsions permettent à chacun des « personnages » de se tenir quelque part mais le roman ne cesse de *tourner autour* d'une question centrale imprononçable, imprononcée, métaphorisée par le pot et le papier du début. Celle-ci porte sur le sentiment de soi, la continuité d'être, la subjectivité paradoxale du temps qui sont en effet des enjeux extérieurs au texte. Ce n'est que dans le corpus pingetien dans son entier, dans son historicité, dans le déploiement d'une écriture donc, qu'une réponse timide peut être formulée (si tant est qu'elle le puisse !).

Qui est là ? La question isolée ou en série est d'importance puisqu'il s'agit – dans la vie dite courante – de savoir si en face de soi, il y a bien une personne (et non une machine) qui nous regarde, nous parle, s'adresse à nous. Aussi unique qu'elle soit, cette personne peut toutefois avoir des personnalités multiples et dire ou faire des choses contradictoires selon ses interlocuteurs ou la situation dans laquelle elle se trouve. Au mieux, il s'agit d'une capacité d'adaptation au milieu et à la situation. Au pire – parce qu'il y a souffrance – il s'agit d'un dysfonctionnement qui mérite l'attention d'un psychiatre.

Dans le maniement du *tu* et du *vous* en français, étudié ici par Jean-Marc Dewaele, les enjeux ne sont certes pas dramatiques mais les zones d'insécurité pour les usagers demandent au linguiste d'être à l'écoute. On peut en effet déceler des marques d'anxiété devant le choix entre *tu* et *vous*. Les règles ne sont pas immuables, les relations humaines évoluent, et seulement dans le meilleur des cas, la dominance se négocie. Il est alors permis d'hésiter et d'attendre sereinement qu'un *tu* vienne réduire la distance entre deux sujets parlants ou que le *vous* – n'en déplaise à l'usage dominant – se charge d'exprimer l'intimité. Il reste à supposer bien sûr que dans ce jeu de cache-cache pronominal le *je* se sente *quelqu'un* !

Qu'en est-il maintenant de nos rapports avec quelqu'un qui ne parle(ra) plus ? Avec qui, rien sinon notre attitude ne peut être négocié ? Richard Brueton évoque ici *Body Worlds* une exposition de cadavres plastifiés, chosifiés qui sous prétexte d'informer le commun des mortels sur le fonctionnement de la machine corporelle a privé des êtres humains d'une sépulture. La polémique autour de cet événement médiatique – complété d'ailleurs par une autopsie-spectacle – a aiguisé la curiosité du public qui s'est rué pour voir ses semblables en éternels plastifiés. Frissons d'horreur et de dégoût, mais aussi de plaisir, comparables à ceux que déclenchent la galerie des glaces et les monstres de la fête foraine. Tout rentre dans l'ordre une fois le parcours terminé, le corps objet est banalisé. Le musée devient ainsi une nécropole *new look* : on y exhibe des corps, des matières fécales et autres produits corporels que la tradition et la bienséance – certains diraient l'hypocrisie ou la pruderie – réservaient à d'autres lieux. Tout serait-il donc montrable ?



Hervé Guibert, que présente ici Frédérique Poinat, a repoussé les limites du montrable en saisissant les images de sa propre disparition. Verbe et photographie viennent dire une vie qui disparaît, vaincue par la maladie. C'est de cette lutte à armes inégales que viennent témoigner les mots, les photos... Oui, *ça a été*, oui *quelqu'un* a été là et il veut témoigner de ce simple fait. Avant qu'il ne soit trop tard, tout est possible dans l'imaginaire. L'artiste se livre à un jeu sans limites. Soledad Alvarado-Palacios donne accès ici aux images et fantasmes que Robbe-Grillet explore. Il révèle un monde fréquenté par des monstres familiers. Qui est là dans cet univers – plus ou moins kitsch – de violences sexuelles et de scénarios d'humiliation?... Il y a manifestement *quelqu'un* dans l'orchestration de ces rencontres érotiques et insolites sur papier ou sur pellicule ! Quelqu'un qui joue à se faire peur, à se faire jouir...

L'écriture est-elle libératrice ? Permet-elle à l'écrivain de traquer et de juguler ses démons intérieurs ? Clothilde Roullier montre bien que dans les apparitions/disparitions qui dynamisent la machine romanesque, il y a des incertitudes, des ratés, des rappels. Nathalie Piégay-Gros en révèle le mécanisme. L'acte d'écriture est certes mise à distance mais il s'origine dans un sujet toujours à la recherche de sa propre légitimité. Le sujet anime cette parole écrite arrachée à sa parole vive. Saura-t-il jamais qui il est dans cette parole figée, cette « lettre morte », ces « taches d'encre » ? « Cette voix » est-elle la sienne ? La littérature est-elle autre chose qu'une « reprise » infinie ? Fantômes, silhouettes, doubles, squelettes, cadavres...répondent tous à la question *Qui est là ?* La littérature les fait régulièrement sortir du placard, pour éclaircir ou épaissir le mystère. Clothilde Roullier et Nathalie Piégay Gros se le demandent.

Au cinéma en revanche – Agnès Calatayud le démontre – *quelqu'un* est bien là sur l'écran. Quand un réalisateur – Jean-Luc Godard ou Agnès Varda – décide de se (laisser) filmer, il sait qu'il veut *se* montrer aux autres. Cette attestation de présence n'en est pas pour autant un acte d'autoglorification. Il s'agit comme le dit Godard « d'un homme, rien qu'un homme » ; il apparaît pour très vite disparaître. L'autoportrait en cinéma est une succession d'instant, un défilement d'images, une série de fragments, des traces fragiles et aléatoires qui se combinant chez le spectateur peuvent arriver à construire *quelqu'un*.

Construire est bien ce qui occupe Louise Bourgeois et Jenny Holzer. Leur sculpture est bien une intervention dans le monde des choses ; *quelque chose est bien là* (qui n'y était pas avant qu'elles finissent et présentent leur travail). Louise Bourgeois se livre par la construction d'objets à une élaboration de son histoire personnelle, Jenny Holzer « sculpte » les mots pour que s'entendent sa rébellion et son anti-conformisme. Chacune à sa manière lutte contre l'oubli et atteste que *ça a été* (c'est Madeleine Renouard qui présente leur travail ici).

Qui est là ? A vouloir l'éluder, cette question fait retour dans les jeux interprétatifs qui aimeraient tant se contenter d'un qu'est-ce que c'est ? (ou d'un c'est quoi) ?. Nous avons voulu dans ce numéro nous arrêter un instant, témoigner et être là comme nous l'avons été à Londres le 9 mars 2002 pour ce Study Day présidé par Arlette Albert-Birot.

Madeleine Renouard

Birkbeck College, University of London

